

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 18

Artikel: Lettres japonaises : Chum à Yoa
Autor: Chum
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182783>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vineent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 2 mai 1874.

Les quelques détails qui suivent, relatifs au développement de la Société suisse de secours mutuels à Paris, montrent par des chiffres éloquents ce que peut l'esprit d'association, stimulé par les liens d'amitié et de solidarité que resserrent chaque jour le souvenir et l'amour de la patrie absente.

Fondée le 15 mai 1849, par 19 citoyens isolés, cette société, qui n'a pas cessé de prospérer, grâce à une sage administration, a aujourd'hui 25 années d'existence. Durant cette période, elle a réussi à faire face à toutes les charges sociales et à distribuer aux sociétaires malades près de 250,000 fr.; — à donner 15,000 francs à l'Asile suisse de Paris et à diverses œuvres utiles ou patriotiques de Paris ou de Suisse; — à distribuer à des compatriotes nécessiteux la somme énorme de 140,000 francs; à mettre de côté un fonds de réserve de près de 50,000 fr.; enfin à créer la caisse des pensions, en sus des autres services, et à réunir près de mille Suisses à l'abri de cette association.

A ce propos, nous nous faisons un plaisir d'accorder une place aux strophes suivantes récitées par notre compatriote, M. A. Brun, le 19 avril dernier, au banquet de cette Société, fêtant son vingt-cinquième anniversaire :

Le Grütli.

O Suisse ! il est une nuit dans l'histoire,
Dont tes enfants ont gardé la mémoire
Qu'ils sauveront pour toujours de l'oubli.
Pour éclairer ta liberté naissante
La lune, alors, était resplendissante
Dans le ciel du Grütli !

En cette nuit sereine et sans orage,
Un même souffle animait le courage
Du fier trio par le cœur ennobli :
Unis ensemble au nom de la Patrie,
Qu'ils étaient beaux, là-bas, dans la prairie
Les héros du Grütli !

Tous trois, debout, le cœur plein d'espérance,
D'un peuple entier juraient la délivrance ;
Et ce serment, dans l'ombre enseveli,
Le vent du soir frémissant et sonore,
Longtemps après le murmurait encore
Aux échos du Grütli !

Des temps nouveaux pour montrer la préface,
Le Droit proscrit apparaissait en face ;
Car des tyrans l'étoile avait pâli ;
Et, goutte à goutte, amassant la colère,
Le flot montant du courroux populaire
Débordait au Grütli.

Depuis ce jour à jamais mémorable,
On voit, chez nous, la Liberté durable ;
Des trois héros le vœu s'est accompli ;
Le temps rapide a passé comme un rêve ;
A l'horizon, un beau soleil se lève
Dans le ciel du Grütli.

A. BRUN.

Nous continuons la publication des lettres japonaises, qui nous paraissent vouloir prendre dorénavant un caractère fort original.

Lettres japonaises.

Chum à Yoa.

La langue du pays de Vaud ressemble au français dans sa forme grammaticale, mais elle est lourde, sans harmonie et sans contours gracieux.

L'indigène n'appartient à aucune race en particulier : il n'est ni Latin, ni Teuton, ni Celte, ni Chinois, ni beau, ni laid, ni intelligent, ni bête ; il est.... Vaudois et tant soit peu Gascon. Sa tête ronde est fortement assise sur de larges épaules, ses traits sont bien accentués, son œil est vif, mais mal fait ; le tout ensemble manque de distinction.

Ce que je viens de dire du Vaudois s'applique avec plus de vérité encore à sa compagne : celle-ci, m'assure-t-on, possède beaucoup des qualités d'une bonne épouse et d'une mère, je la crois active, fidèle, patiente et dévouée, mais ma foi elle n'est pas belle, et lorsque le jour viendra où l'on s'occupera de l'amélioration de la race humaine comme on le fait pour tant d'autres animaux, je conseillerai aux Vaudois de voir si, par de là des conseils, il se trouve encoré des Sabines.

Y a-t-il une corrélation quelconque entre le gouvernement d'un pays et le physique de ses habitants ? Voilà une question qu'il serait intéressant d'étudier. Je serais tenté de croire que les républiques égalitaires ou essentiellement démocratiques, jalouses de toute espèce de supériorité, ne se prêtent pas à un développement harmonieux de notre

espèce. Voyez l'Américain : c'est le plus osseux, le plus anguleux et le moins gracieux des hommes. Comparez-le avec les produits que nous avons pu admirer à Saint-Petersbourg ou Saint-James. Basta, quelle différence!

Mais laissons là ces généralités qui sont le fait des philosophes et revenons à nos moutons, je veux dire à ces petites suisses que je rencontre trotinant dans la rue. J'ai dit qu'elles ne sont pas belles et je le maintiens, mais ce petit œil rond, sans couleur déterminée, est rempli de tendresse. Cette bouche en cœur a un sourire si franc, si joyeux et parfois si malin, que j'en suis à me demander si je ne ferai pas bien de fixer mon choix sur un spécimen de ce genre plutôt que sur telle princesse en *witz* ou en *koff* que nous avons tant admirée ensemble.

Au moment où, rentré dans mon hôtel, j'allais mettre en ordre les notes de la journée, j'aperçus à la fenêtre en face deux ravissantes jeunes filles. L'une d'elles s'écria en me voyant : Eh là ! un Chinois, mais non, dit l'autre, c'est un singe, et toutes deux de rire !

Ce n'est pas flatteur, qu'en dis-tu ?

Ton CHUM.

De surprise en surprise.

(Traduit du POSTHEIRI, par Aug. R.)

I

L'annonce dans le journal.

Laure, la fille du docteur, avait toujours eu quelque chose d'espiègle et de malicieux. Du reste, c'était assez naturel ; elle avait hérité cela de sa mère qui, malgré un âge assez mûr, se montrait toujours très disposée quand il s'agissait de faire une bonne plaisanterie.

Il n'y avait qu'une chose où la mère et la fille étaient d'un avis contraire : le mariage. Laure ne tenait pas à se marier, et estimait que, dans le mariage, l'argent n'était qu'une chose accessoire. La mère, instruite dans l'école de la vie, trouvait que l'époque où l'on passe dans la classe des vieilles filles venait très rapidement de nos jours, et que, d'un autre côté, l'argent était un allié assez important dans la lutte de l'existence.

— Quant aux demandes de mariages qu'on trouve fréquemment dans les journaux, dit Laure, je soutiens que c'est de la farce. Une jeune fille qui se respecte ne se laissera jamais entraîner à rien de semblable.

— Une jeune fille qui approche des trente, dit la mère en secouant la tête, veut se retenir à un brin de paille pour échapper à son triste sort ; pourquoi pas une annonce ?

— Je n'aurai jamais confiance en un tel moyen.

— On pourrait faire l'essai, ajouta la mère en riant.

C'était de l'eau pour le moulin de Laure.

— Eh bien ! essayons ! Ce sera une bonne plaisanterie de carnaval. Mais tu dois me prêter ton assistance.

— Tu l'auras ! Ne suis-je pas ta mère ?

Quelques jours après, on lisait dans un de nos journaux les plus répandus :

« Un jeune homme, d'un extérieur agréable et d'une position honorable et assurée, cherche une compagne. Il regarderait plutôt à un bon caractère qu'à une grande dot ; cependant, on accepterait une fortune de 25,000 fr. Adresser les offres sérieuses à l'agence de MM. *** , sous les initiales M. P. On désire une photographie et l'on promet la plus grande discrétion. »

Huit jours plus tard, l'agence envoya une douzaine de lettres. Quelques-unes renfermaient des photographies d'actri-

ces connues ou d'autres *beautés du jour*, comme on peut les acheter chez tous les marchands d'estampes. Elles venaient évidemment de jeunes commis ou étudiants qui voulaient faire une plaisanterie. D'autres, écrites avec plus ou moins d'orthographe, venaient de femmes de chambre sur le retour qui regardaient cette manière de fonder une famille comme une loterie, pensant que, si cela manquait douze fois, cela pourrait bien réussir la treizième.

— Tu vois que tout cela est de la comédie, dit Laure d'un ton triomphant. Mais au même instant, le facteur apporta une treizième missive. Laure voulait la jeter avec les autres sans l'ouvrir ; mais sa mère protesta.

— Voyons ! le papier, l'écriture et le sceau indiquent cette fois-ci quelque chose de mieux.

Une jolie photographie tomba de l'enveloppe.

— Une figure fine, intelligente ! Beaucoup d'énergie, mais un peu de malice aussi brillent dans ces yeux.

— Montre-moi donc que j'admire, reprit Laure d'un ton moqueur, mais sa raillerie cessa en regardant le portrait.

Voici ce que contenait la lettre :

« Ce n'est qu'avec beaucoup de timidité que je prends la plume. Des circonstances de famille, que je veux taire pour n'accuser personne, me forcent à faire une démarche qui me répugne. Monsieur, si vous croyez pouvoir avoir confiance dans la personne, dont vous trouverez ci-joint le portrait, fixez le jour et l'endroit d'un rendez-vous. Je vous serais très reconnaissante si vous vous faisiez accompagner par une parente ou une de vos connaissances. Moi, je serai malheureusement forcée d'y paraître seule. Réponse sous les lettres X. Z. par l'agence ***. »

— Notre plaisanterie a été poussée assez loin maintenant, dit la mère. Tu vois par ces lignes que, dans la vie, il peut y avoir des situations, des circonstances, où une jeune fille, la plus modeste même, se voit obligée de recourir aux annonces de journaux.

Mais Laure n'entendait pas de cette oreille.

— Il y a là, dit-elle, quelque chose de mystérieux qu'il nous faut éclaircir. Peut-être pourrions-nous rendre un service à cette jeune fille. Je commence à m'intéresser à elle.

La mère se laissa persuader et l'on fixa l'heure d'un rendez-vous, dans une petite station de chemin de fer où l'on ne courait pas risque d'être dérangé.

II

Le rendez-vous.

La mère de Laure avait un fils qui se trouvait alors à l'université et dont elle avait conservé soigneusement quelques-uns de ses habits. Elle choisit un costume complet et s'en revêtit. Mais elle avait l'air d'un étudiant de 18 ans et non d'un candidat au mariage.

— Voilà qui est parfait, maman ! s'écria Laure en riant. Quant à moi, je me contenterai du rôle de chaperon.

Madame avait l'air assez convenable et respectable dans le costume masculin, qui se trouvait cependant un peu étroit.

Le jour convenu, nos deux aventurières partirent par le premier train. C'était à l'époque du carnaval ; il faisait donc encore sombre, et, heureusement pour elles, il n'y avait personne de leur connaissance dans le train. Descendues à la station, elles entrèrent dans la salle d'attente jusqu'à l'arrivée des autres trains. Cependant leurs cœurs battaient plus fortement que d'habitude.

Enfin le sifflet se fait entendre... l'express arrive. Une demoiselle complètement cachée dans ses voiles descend.

— C'est elle ! N'oublie pas ton rôle ! dit Laure à sa mère. La jeune personne relève son voile, et Laure reconnaît sur-le-champ les traits qui l'avaient déjà frappée sur la photographie. Le faux prétendant s'avance d'un pas aussi ferme que possible et avec une profonde révérence :

— Mademoiselle...

— J'espère que je ne vous ai pas fait attendre trop longtemps. Allons d'abord dans l'hôtel le plus voisin et demandons à déjeuner. Je pense que vous ne serez pas fâchée de prendre quelque chose de chaud.

— Mademoiselle, reprit le faux jeune homme, voulez-vous accepter mon bras ?